

## À portée de voix

*Le ventriloque*, texte de Larry Tremblay, mise en scène d'Éric Jean, production du Début de la Fin, en accueil au Théâtre de Quat'Sous, du 28 août au 1er septembre et du 11 au 15 septembre 2012

*Le chant du Dire-Dire*, texte de Daniel Danis, mise en scène de Marc Béland, production Le Mimésis, à l'église de l'Immaculée-Conception (Montréal), du 26 septembre au 20 octobre 2012

*Nom de domaine*, texte et mise en scène d'Olivier Choinière, production du Théâtre de Quat'Sous, du 16 octobre au 10 novembre 2012

Gilbert David

---

Numéro 243, hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68474ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

David, G. (2013). Compte rendu de [À portée de voix / *Le ventriloque*, texte de Larry Tremblay, mise en scène d'Éric Jean, production du Début de la Fin, en accueil au Théâtre de Quat'Sous, du 28 août au 1er septembre et du 11 au 15 septembre 2012 / *Le chant du Dire-Dire*, texte de Daniel Danis, mise en scène de Marc Béland, production Le Mimésis, à l'église de l'Immaculée-Conception (Montréal), du 26 septembre au 20 octobre 2012 / *Nom de domaine*, texte et mise en scène d'Olivier Choinière, production du Théâtre de Quat'Sous, du 16 octobre au 10 novembre 2012]. *Spirale*, (243), 77–79.

---

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2013

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

mythe où tout passe et repasse sans cesse sans que personne puisse l'empêcher et songe à l'empêcher : amours, saisons, jeunesse, vie et mort.

Tant la mise en scène ingénue et cruelle de Catherine Vidal, plantée dans un temps et un lieu mythiques, que sa direction d'acteurs pleine d'allant font de *Robin et Marion* un divertissement à la fois séduisant et troublant. Conte cruel pour adultes, même si on y présente des « *presqu'enfants* » qui craignent encore la fessée de pères omnipotents. Le plus beau personnage, c'est-à-dire le plus polyvalent, échoit à Marilyn Perrault qui passe sans arrière-pensée du désir au rejet et à la colère, puis s'abandonne de nouveau à la passion et rejette à son tour. Femme-enfant naïve et perverse à

la fois, sans pourtant essayer de l'être, cruelle même si elle a souffert de la cruauté, son interprétation d'Alice est d'une fluidité et d'une évidence sans faille et le fait que sa beauté ne soit pas banale donne encore plus d'éclat à la bergère qu'elle incarne. Les autres comédiens sont plus unidimensionnels, plus près du conte en cela, tout en développant chacun un trait dominant : brutalité écervelée chez Renaud Lacelle-Bourdon, passion incapable de doute chez Kim Despastie, gaminerie pleurnicharde et contrariée chez Gabriel Lesard.

Que nous dit ce retour à des formes plus classiques, voire champêtres, opéré ici par un Marleau, dont l'œuvre s'est formée au contact des avant-gardes

cubistes, dadaïstes et oulipiennes, et par un Lepage, dont le premier texte joué réunissait tous les traits du théâtre *in-your-face* britannique? Peut-être que l'art de la provocation a vécu et que la vraie rupture, à une époque où tout est opération de marketing, consiste à renouer avec le passé, plus exactement à filtrer l'immédiat à l'aide de la distance procurée par la tradition, tout en restant actuel. Mais actuel à la manière d'Agamben, pour qui est vraiment contemporain « [c]elui qui perçoit dans les choses les plus modernes et les plus récentes les indices ou la signature de l'archaïsme » (*Qu'est-ce que le contemporain?*, Rivages, « Petite bibliothèque », 2008). Au plus loin, tout n'a-t-il pas commencé dans un jardin? ⊥

# À portée de voix



PAR GILBERT DAVID

## LE VENTRILOQUE

Texte de Larry Tremblay, mise en scène d'Éric Jean, production du Début de la Fin, en accueil au Théâtre de Quat'Sous, du 28 août au 1er septembre et du 11 au 15 septembre 2012.

## LE CHANT DU DIRE-DIRE

Texte de Daniel Danis, mise en scène de Marc Béland, production Le Mimésis, à l'église de l'Immaculée-Conception (Montréal), du 26 septembre au 20 octobre 2012.

## NOM DE DOMAINE

Texte et mise en scène d'Olivier Choinière, production du Théâtre de Quat'Sous, du 16 octobre au 10 novembre 2012.

Dans un ouvrage récent, Jean-Pierre Ryngaert et Julie Sermon pointent d'emblée « *une tendance majeure des formes contemporaines, la dissociation entre la parole et l'action, entre l'action et sa représentation* », et en précisent la portée en ces termes : « *L'autonomie du texte par rapport à la scène, et de la scène par rapport au texte, crée des béances qui mettent en lumière les limites de ce qui est raconté aussi bien que ce qui est montré* » (*Théâtre du XXI<sup>e</sup> siècle : commencements*, A. Colin, 2012). Nul doute que

cette tendance est vivace des deux côtés de l'Atlantique, comme en témoignent, avec ses hauts et ses bas, les trois productions qui font l'objet de la présente chronique.

## CHORALITÉ CONFONDANTE

*Le Ventriloque* (2001) de Larry Tremblay est un texte pour le moins déroutant, au croisement d'un impromptu et d'un métadrame aux multiples emboîtements. En effet, le récit dramatisé met

au premier plan la relation entre une poupée nommée Gaby et un ventriloque (alias Docteur Limestone), alors que bien d'autres figures ne se manifesteront ponctuellement que par la voix. Or Gaby a beau être sous la coupe du ventriloque, et davantage encore lorsque ce dernier se transforme en psychiatre pervers, la jeune créature de 16 ans est pour le moins récalcitrante à tout contrôle et elle impose rapidement ses propres règles du jeu, au point d'apparaître comme la véritable fabulatrice de l'action. Gaby qui ne

donne pas sa place non plus en matière de perversité, opère en fait un renversement stupéfiant de la fonction auctoriale, lequel fait du ventriloque la créature de sa créature. Le spectateur ira ainsi de surprise en surprise, puisque l'identité vacillante des personnages rend imprévisible le cours des choses, sinon en tant que plongée dans les méandres d'une imagination débridée jusqu'au délire.

Il va sans dire que cette fiction complètement échevelée se dévide à l'encontre de toute vraisemblance et, une fois représentée, dans un tempo digne d'un vaudeville, ne jette pas pour autant le spectateur dans la confusion. Éric Jean, pour sa mise en scène d'abord réalisée dans le cadre d'un exercice public avec des finissants à l'École nationale de théâtre en 2010, a pris le parti de distribuer les rôles de Gaby et du Ventriloque-Docteur Limestone entre dix acteurs (six femmes et quatre hommes). Il en a résulté un spectacle choral qui, sur le plan du jeu, m'a semblé artificiel et sans grand impact émotionnel — les interprètes sont demeurés très peu habités dans un maelstrom de présences-absences et en manque d'une incarnation propre à nous toucher. C'est d'ailleurs devenu un procédé discutable — souhaitons que ça ne devienne pas une mode! — que d'appliquer un tel traitement choral à des textes qui ne sont pas écrits dans cette veine, comme ce fut le cas avec la mise en scène récente de Claude Poissant d'un autre texte de Larry Tremblay, *The Dragonfly of Chicoutimi*, au PàP en 2011.

En revanche, la conception du décor (en deux chambres asymétriques) et des costumes (Diana Uribe), les éclairages (Jean-François Piché) et la conception sonore (Marie-Ève Mercier) ont fortement contribué au climat onirique, voire expressionniste de la représentation. De même, le jeu chorégraphié des interprètes qui entrent et sortent par des portes battantes accentue le caractère inquiétant de ce monde voué à la manipulation obscène. Mais cela n'a pas suffi à en faire un spectacle mémorable.

## RÉCITATIF POUR UNE RÉDEMPTION PROFANE

Ce n'est pas tous les jours qu'un spectacle profane est donné dans une église. C'est donc sur l'église de l'Immaculée-



Marie-France Bédard, Guillaume Regaudie, Louis-Philippe Tremblay et Yves-Antoine Rivest ; *Le chant du Dire-Dire* de Daniel Danis, mise en scène de Marc Béland, production Le Mimésis. Crédit photo : Hugo B. Lefort.

Conception, rue Papineau à Montréal, qu'a porté le choix d'une jeune compagnie, Le Mimésis, pour présenter *Le chant du Dire-Dire* de Daniel Danis — qui en est à sa troisième production au Québec, après celle de la création par René-Richard Cyr à l'Espace GO en 1998 et celle de Gill Champagne au Théâtre Blanc en 2002.

Divisée en 21 séquences-dire, portant un titre chacune, la fable raconte l'histoire des Durant, une famille d'accueil de trois garçons — Rock, William et

Fred-Gilles — et d'une fille — Noéma —, bientôt abandonnés à leur sort, une fois que la foudre eut frappé mortellement leurs père et mère d'adoption. Par la suite, toute l'action-récit — car les frères Durant endossent ici la fonction épique de narrateurs — tourne autour du destin de leur sœur Noéma, devenue chanteuse dans des bars de province et dont le succès tourne court au point de la réduire à un état catatonique, lorsqu'on parvient à l'arracher à sa déchéance, mais non à son quasi-mutisme, et à la ramener au bercail. Les

frères Durant entreprennent alors de la rendre à la vie en lui prodiguant tous les soins, plus ou moins ritualisés, nécessaires à sa rédemption. À la fin, en une sorte d'apothéose ésotérique, on célèbre les noces de Noéma avec le Tonnerre et le trio fraternel s'extasie en clamant à l'unisson : « *Dans l'eau de la savane, les éclairs entrent dans le Dire-Dire pour la suite du monde.* »

Ce texte, rempli d'embûches par le choix même du récitatif, oblige les

certes sacré, notamment par des musiques d'Alexis Raynault, parfois jouées à l'orgue qui résonne depuis le jubé, mais aussi prosaïque par les costumes et les accessoires (conception de Cédric Lord), faits de bric et de broc, comme ce lutrin où l'on dévoile les titres des épisodes en lettres grossières sur du vulgaire carton d'emballage.

Il est assez réjouissant de voir une jeune compagnie se coller à un texte difficile de notre jeune répertoire. Le

*des solutions éprouvées par l'Histoire. Dans le discours de la droite politique actuelle s'entend le chant des sirènes du bon vieux temps. Ce passé est d'autant plus attirant qu'il est observé à la loupe du présent. Il est en quelque sorte réécrit par nos peurs du moment, qui tendent à en gommer les aspects les moins reluisants. // Nom de domaine fait le portrait d'un groupe donné, ici une famille en deuil. Cette famille endeuillée trouve dans le passé réponse à sa tristesse infinie. Dans ce passé magnifié, la violence est permise. Elle sert à faire respecter l'ordre. Cet ordre fournit un cadre qui permet de rendre la souffrance, et peut-être la vie dans son ensemble, plus supportable. »*

En une cascade de sophismes, voilà étalés les raccourcis commodes qui imprègnent ce pensum, par un auteur qui s'est pourtant montré capable de disséquer les travers de ses contemporains, avec des œuvres de haute volée comme *Venise-en-Québec* en 2006 (d'une vulgarité décapante), *Félicité* en 2007 (un morceau de bravoure assassin sur l'idolâtrie ambiante des vedettes du showbiz) ou *Chante avec moi* en 2010 (que j'ai commenté dans ma chronique précédente) — pour s'en tenir à ces quelques exemples. Bref, *Nom de domaine* entend faire la démonstration que, par désir d'échapper aux vicissitudes et aux calamités de l'existence ou peut-être à un sentiment sournois de culpabilité, tout un chacun va se fabriquer un petit monde virtuel, un jeu vidéo qui permet de se glisser dans la peau d'avatars pour mieux se vautrer dans les clichés du bon vieux temps, en puisant dans les mélés et autres téléromans qui émaillent l'histoire collective des Canadiens français depuis *Aurore l'enfant martyr* (1921), de sinistre mémoire.

Caricatural *ad nauseam*, mais sans l'ironie acide et les jeux de langage qui lui sont coutumiers, Choinière porte bien mal ici le double chapeau d'auteur-metteur en scène. Pourtant, les acteurs se montrent tous excellents et font leur grand possible pour défendre cet indéfendable salmigondis. On en sort catastrophé et nullement perturbé par de telles simagrées. C'est, comme on dit, le couac qu'on ne souhaite à personne... —

*Le résultat est non seulement très solide [...] mais plus encore, il rappelle avec conviction que le théâtre est affaire de risque et de passion.*

acteurs à un jeu très souple, pour donner vie à une non-action. La mise en scène de Marc Béland y parvient en imprimant à la représentation une rythmique bien cadencée que soutient une chorégraphie inventive et prenante. Le trio de jeunes acteurs se prête brillamment à l'exécution de cette partition scénique, que ce soit Louis-Philippe Tremblay (Rock, l'aîné souvent àpre), Yves-Antoine Rivest (en William, tendu à l'extrême) ou Guillaume Regaudie (Fred-Gilles, au lyrisme empathique). Dans le rôle forcément plus passif, sinon anémique de Noéma, objet de toutes les attentions curatives de « *la Société d'amour* », Marie-France Bédard n'en ouvre pas moins la cérémonie, telle une prêtresse, en nous guidant de l'arrière de l'église jusqu'aux chaises disposées sur un seul côté du chœur.

Ainsi, le lieu est-il bien investi, avec ses connotations religieuses évidentes : à l'évidence, Noéma est porteuse du mythe dysphorique de la vierge dont il faut réhabiliter la pureté originelle. Le décor *in situ*, surchargé de statues et de plâtres, de dorures et de lampions, contribue à créer un espace ambigu,

résultat est non seulement très solide, avec le souci constant d'une adresse sensible au micro-public présent, et par delà, à une collectivité tout entière qui se trouve à portée de voix, mais plus encore, il rappelle avec conviction que le théâtre est affaire de risque et de passion.

## LE COUAC DE L'ÉTERNEL RETOUR

Hélas, trois fois hélas, Olivier Choinière, auteur et metteur en scène de *Nom de domaine*, se donne un mal fou pour tenter de sauver du naufrage un texte à thèse d'un simplisme à faire pleurer les pierres. L'auteur distribue son histoire alambiquée entre trois récitants d'une même famille, en deuil d'une petite fille de huit ans qui fait quelques apparitions oiseuses sous les traits d'une maladroite comédienne enfant : le Père (Stéphane Jacques), la Mère (Dominique Leduc) et le Fils ado (Jean-François Pronovost). Choinière justifie son indigente et indigeste parabole dans le programme en ces termes : « *Face à un présent complexe et un avenir des plus incertains, il est tentant de trouver dans le passé des réponses et*